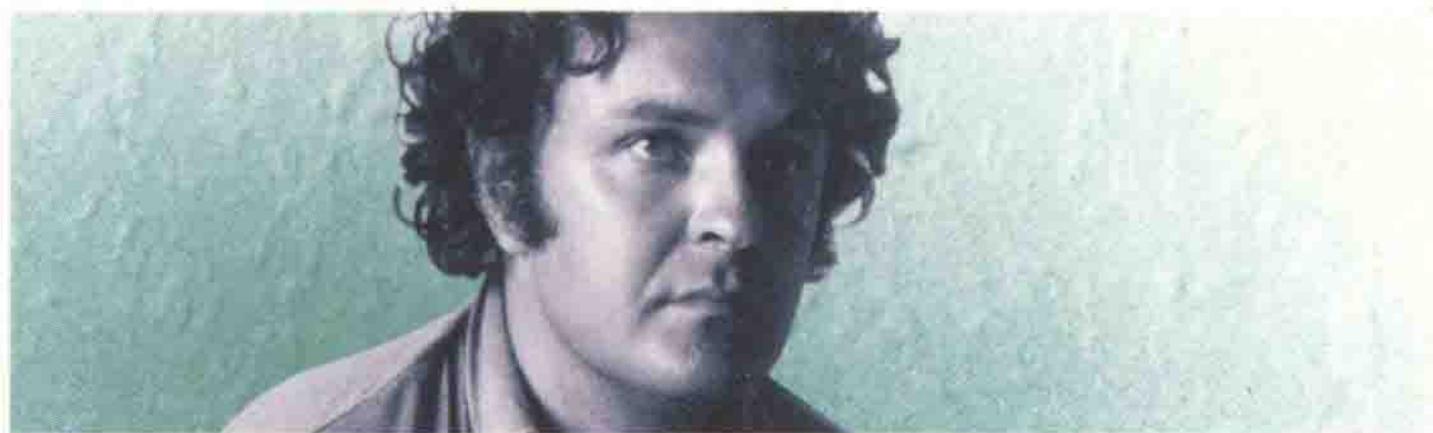


DENIS ROCHE

Éros énergumène



nrf

Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE

A elle.
J'aurais osé le lui dédier,
s'il s'en fût trouvé digne.

an VI.

DENIS ROCHE

Éros
énergumène

suivi du

Poème du 29 avril 62

nrf

GALLIMARD

Éros énergumène, *Tel Quel*, 1968, réédité dans
La Poésie est inadmissible, Œuvres poétiques complètes

© Éditions du Seuil, 1995.

Leçons sur la vacance poétique

(fragments)

SUR UNE IDÉE D'ALTÉRATION.

N'ayant jamais perdu de vue qu'il ne doit son progrès qu'à son énorme entrain à cultiver la convention — à la régler selon l'incessant besoin qu'il a de s'étayer devant toute chose — l'homme, mais à cette condition seulement d'être en alerte *de ce fait*, reste au centre de l'affranchissement de la pensée si, comme le dit Novalis, *l'état de critique est l'élément de liberté*.

Le hasard a peut-être voulu que la nécessité de la convention portât d'abord sur la parole avant de venir brouiller, *d'entrée de jeu*, l'écriture (mais de quelle chronologie sommes-nous assurés ?). Un jeu, ou une pratique, ou bien l'impératif de quelque *tracé* (dont les modalités nous sont inconnues à jamais) ont fait que naquit un jour sur quelque îlot égéen (pour notre part d'hommes d'Occident bien sûr) une convention *visible selon un ordre donné de dispositions de caractères inscrits*.

Cette disposition de l'écrit devait n'être à l'origine qu'un moyen schématique d'établir par une série d'arcs réflexes passant la rétine (c'est là toute la *discipline rétinienne*) une pensée progressant remarquablement dans le chemin de l'analyse ou des " âmes " ou des outils. On sait cependant que les plus anciens textes mathématiques étaient rédigés en vers mais on ne sait pas de quoi parlaient les plus anciens textes de poésie.

Bien. Mais qu'en déduire, sinon sans doute qu'étant donné cette absence de racines connues de la chose poétique il ne saurait être pour nous question d'approuver ni même de commenter toute entreprise de théorisation poétique qui perdrait un instant de vue qu'elle se doit avant tout à sa propre réflexion ou, si l'on veut, à son autocritique. C'est peut-être une sorte de justification par la méfiance, mais convenons bien que la poésie ne se connaît pas comme naissance, qu'elle ne se connaît pas comme emploi, qu'elle *ne* se connaît *plus* comme science et qu'elle ne se connaît jamais que comme société. Et de son rapport avec la société — avec sa propre société — ce sont les poètes qui font les frais si tant est qu'ils s'acharneront toujours à croire — à *vouloir* croire — que poésie et critique sont en opposition. Ces artistes-là du vers ont depuis si longtemps versé, n'en déplaie à leur assurance ni à leur bon droit, dans le coutumier, qu'ils ne pourraient voir dans notre intention de *dé-figurer la convention écrite* qu'un truisme ou une provocation d'indigent. Mais qu'il est donc aisé d'appeler truisme ce que l'on sait si bien qu'on écrit constamment comme si on ne le savait pas, et de neutraliser en l'appelant provocation ce qui se présente justement comme un fléau tombant sur la provocation calculée d'aujourd'hui !

Disons donc que si nous voulons *dé-figurer la convention* il nous faut avant tout *parler contre les paroles. Les entraîner avec soi dans la honte où elles nous conduisent de telle sorte qu'elles s'y défigurent* (Francis Ponge). C'est cela le propos tenté d'*Éros énerguène*.

DE LA CONVENTION ET DE LA SUR-CODIFICATION.

Dé-figurer la convention écrite c'est, en écrivant, témoigner de façon continue que la poésie est une convention (*de genre*) à l'intérieur d'une convention (*de communication*). Un établissement plus fondé de cet état de fait pourrait nous venir d'études portant aujourd'hui — c'est une des solutions possibles, une seule bien sûr — sur les premières manifestations, à la fin du Moyen Age, de cette intention de codifier les conventions écrites. Ne peut-on en effet penser que les *Leys d'Amors*, ou l'*Art de dictier* d'Eustache Deschamps ou encore l'*Art de Rhétorique* qu'aurait écrit Molinet, ne visaient qu'à neutraliser les effets du débordement possible de cette convention en la *gelant*? Toute intervention personnelle ainsi bannie (on attendra Marot pour la ressusciter au grand dam des héritiers de la Pléiade), on assiste en quelque sorte à la prise en masse, à la *floculation*, de la convention poétique. Tout masque (spectacle soi-disant innocent) retombé, toute invite au lecteur rendue impossible, il ne reste qu'un code nu codant et surcodant l'unité de principe, l'unité de convention, le poème. Ce parti pris des rhétoriciens rejoindrait-il, par quelque point qu'il nous faudra bien définir un jour, l'effort essentiel de retournement que constitue l'œuvre de Lautréamont? Quel rêve donc que l'écart absolu qui nous ferait rejaillir hors d'eux tous, hors d'elles toutes, ces *contorsions relatives*, le flux-reflux des mondanités, le soliloque-de-l'homme-réfléchi, la métaphysique-du-chant-de-dignité-conquise, et l'incantation donc, toutes chamanisations d'objets sans fonctions, tous avatars cruels de ce

fonctionnement poétique (FONCTIONNEMENT POÉTIQUE) depuis longtemps disqualifié.

A noter ensuite, sans doute, qu'une confusion au niveau de la théorie explique seule le débordement de bas lyrisme issu du surréalisme; l'exploitation par celui-ci du fantastique inventé et du rêve réitéré (écriture soi-disant non contrôlée) servant d'alibi à une sorte de logorrhée de l'imagination *supérieure* (nostalgie de l'espèce de transcendance immédiate qu'on attribue avec tant d'empressement à la création poétique).

TABLEAU DES AVATARS.

La définition stricte des règles de l'écriture poétique n'aurait de sens qu'à cette condition : la mise à l'écart desdits avatars, ou peut-être, en sus, (pourquoi pas, ce qui expliquerait certains de mes procédés qu'on a dit de *collage* (?)), leur utilisation critique, en tant qu'éléments empruntés du discours.

Un tableau de ces avatars reste à dresser. Qu'on établisse donc quelques graphiques étanches et qu'on compte, qu'on récapitule et qu'on ordonne l'entrée en diagramme des combinaisons foireuses dont on nous vêt si élégamment (il faudra dire aussi un jour à quel point nous le recherchons ce vêtement, et à quel point on recherche que nous le recherchions !) Se résoudre à ça et s'en satisfaire !

La fixation d'un tel matériel d'investigation critique aurait deux conséquences :

— la poésie serait débarrassée des exposants moraux, affectifs, sentimentaux et philosophiques qui l'accablent aujour-

d'hui, les poèmes étant généralement rapportés à un *Bien*, à un *Bon* ou à un *Beau*. Dire et répéter qu'on parle encore maintenant de la poésie comme on en parlait chez madame Des Roches ou chez Julie d'Angennes pour qui fut tressée jadis la plus célèbre des *guirlandes*. Dire et répéter toujours toutes les nostalgies afin d'éviter que les verdicts des gens en place ne demeurent si imprécis et si mal fondés, ces pantins de la coquetterie et du beau sens ne se hasardant jamais à démontrer quoi que ce soit, l'analyse étant remplacée par des paraphrases et quelques sursauts de beau langage (ils, y mettraient même, paraît-il, quelque fierté).

— la possibilité d'expliquer, d'indiquer des certitudes. En ne sachant pas ce qui est recherché, comment se fait-il qu'on puisse marquer avec tant de conviction la *réussite* de telle ou telle page ? Comment l'expliquer sans le support critique d'une terminologie *descriptive* qui ne se contenterait pas de décrire le contenu (c'est cette paraphrase dont nous parlons et qui est gangrène chez tous) mais décrirait aussi le contenant, c'est-à-dire un ensemble de lois non connues régissant (et sans qu'il soit possible de le faire à volonté en ce moment) des types de faits à dominante *pulsionnelle* (déroulement de l'écriture, rythme d'arrivée des enchaînements métaphoriques et des ellipses, rythme de déroulement de la lecture, rythme des thèmes, de leur apparition et de leur destruction, rythme des structures du discours, de leur arrivée et de leur disparition, rythme de disposition, d'étalement, d'enserrement, d'écoulement des textes imprimés, rythme de succession des pages et de leur imbrication possible et de leur succession comme autant d'*empreintes* (au sens biologique), toujours *fonctions*

d'un acte social qui est celui d'écrire et d'un autre acte social qui est celui de lire.

Développer l'idée du fossé qui est entre le rythme métrique et ces rythmes dont j'ai parlé ci-dessus. Considérer que le rythme métrique n'a vraisemblablement été, à un moment donné de l'histoire, qu'une invention de soutien, purement pratique et d'intérêt limité (cadres-types à définir : concours de poésie improvisée, compliments d'amour, joutes parlées, poésies populaires, etc.).

FIN DE LA POÉSIE REGARDÉE.

Le geste qui est dans toute invention écrite. Qu'il paraisse évidemment *là*, mais surtout qu'il ne se trahisse jamais autrement que sous la forme d'un *tracé disparu*. Que cette absence soit vue comme telle par le lecteur. Rendue sans doute sensible par des artifices à la Kandinsky (propos sur les points, les lignes, les surfaces)... Là résiderait une idée intéressante d'espace dynamique et non dans l'idée du possible multiple telle qu'on a voulu la voir dans le *Coup de dés* (l'éparpillement y est historiquement limité ; seule présente un intérêt l'idée mallarméenne de l'écriture se retournant contre elle-même *à la lecture*. Mais que les plans de lecture soient au nombre de 6, 20 ou 50, qu'importe ?). La pulvérisation pouvait conduire à la lettrisation. On s'y était même un temps engouffré dans ce boyau : les possibilités de la fonction sémantique de l'écriture y ont été allègrement matraquées au profit d'une

prolifération insensée d'objets immédiatement consommables. Et c'est tout. *Quelques-uns de ces objets étaient beaux.*

Le calligramme est l'une des formes possibles de la destruction du fonctionnement poétique. A preuve l'absence des rythmes dont j'ai parlé (un seul peut demeurer intact, le rythme métrique, ce qui tendrait à prouver qu'il n'a jamais été intégré à la fonction poétique) et l'absence d'intérêt quant au texte de la plupart des calligrammes (étant entendu que j'appelle calligramme tout texte qui tend à devenir figuré). Cette trahison de l'écrit figuré est manifeste. Un calligramme n'est justifié (c'est-à-dire signifiant) que dans une écriture idéogrammatique (vérité que j'entends bien illustrer par quelque traité sur ce genre). Quelques faillites ainsi, juste avant la série *Éros, cycle de Lymne* (p. 99 et 102).

FIN DE LA POÉSIE PARLÉE.

L'un des buts de ce petit livre est de montrer qu'il peut exister une poésie qui ne soit faite ni pour être regardée ni pour être déclamée. Toute poésie qui ne pourrait être définie que par l'un de ces caractères n'est qu'une contrefaçon de poésie : le lettrisme a été la contrefaçon qu'on regarde, la poésie métrique est la contrefaçon qu'on débite à voix haute. On pourrait démontrer que toute poésie moderne à caractère contre-évaluatif n'entre pas — ne peut être mise de force — dans le moule d'une métrique préfabriquée. Sinon comment expliquer la spécialisation des formes métriques, les vers courts traditionnellement réservés aux poèmes légers, l'alexan-

drin aux sentiments amples et aux débats de l'âme, l'iambe d'Archiloque et de Chénier à l'imprécation (contre les beaux-pères et les révolutions), l'ode au vague-à-l'âme de l'amoureux et ainsi de suite ? La forme gratuite, celle qui ne servirait pas de bâton de vieillesse à une manière de penser, cette forme existerait-elle ?

On peut détruire une métrique, on peut la faire se détruire par son propre système (p. 149 et 150).

POUR UNE NOUVELLE SCANSION.

Récupérer l'idée de scansion. Celle-ci ne serait plus l'art d'évaluer la mesure des vers, dans leurs quantités (latines) ou dans leurs syllabes (françaises), mais la science par tous les moyens des modes d'alternance pulsionnels (la pulsion pouvant désigner *l'unité d'énergie dans le poétique*). Certaines pages d'*Éros* seraient à étudier à ce seul niveau de *bousculade pulsionnelle* : des pans entiers *tombent sous le sens* quand d'autres, parallèlement, se désemplissent sans le moindre heurt, et tout peut se faire et se lire en même temps que se déroulent un certain nombre d'*assises imaginées* et dont on suit même le fil fort vivement. Beaucoup d'autres choses à dire, en prenant certains poèmes comme plats de résistance.

ÉROTISME OU EN DÉCOUDRE AVEC TOUT.

Érotisme est un mot déclassé. Qui en connaît encore la remarquable puissance d'*énervement*, de *dé-figuration* justement ?